

Là.

Mardi 29 août

deuxième journée

1 Caméra
 2 Zéphire
 interrogation
 subjective

Trente-cinq kilomètres et quatre cents mètres — mais qui les parcourt de bout en bout ? Les gens n'empruntent le périph' que sur une portion utile. Peu font le tour de Paris par curiosité car on ne voit presque rien de Paris ou de sa banlieue quand on roule sur le périph'. Il y a les murs antibruit, les passages couverts et ceux où l'on est trop bas pour jeter un œil aux villes voisines. Dont, grosso modo, et indifféremment, tous les immeubles sont couronnés par une énorme publicité. Alors quand je l'emprunte, c'est sans curiosité pour le décor. Je préfère jouer avec les collègues en poste : appels de phares, zigzags inquiétants méritant un signalement, arrêts intempestifs sur la bande d'arrêt d'urgence, etc. L'œil alerté par un mouvement inhabituel, le collègue ne peut manquer de me repérer et je lui adresse alors un signe complice dès que je me trouve dans le champ de la caméra suivante.

(Il y a ce mythe pourtant, du type qui trompe sa mélancolie en roulant sur le périphérique. Ça n'arrive pas. C'est même le premier bobard que j'ai vu fondre comme un sucre dans le thé. Dans les premiers temps de mon affectation au poste de contrôle, on m'a initié à un jeu spécial : choisir une caisse venant d'entrer sur le périph', et parier sur le fait que celle-ci, oui celle-ci, fera certainement le tour complet, les fameux 35,4 km. Jusqu'à présent, aucun d'entre nous n'a jamais parié sur le bon cheval. Le record détenu par Simon est de 31 kilomètres. Entrée Porte d'Ivry, la Kangoo jaune est ressortie Porte

peux
peux

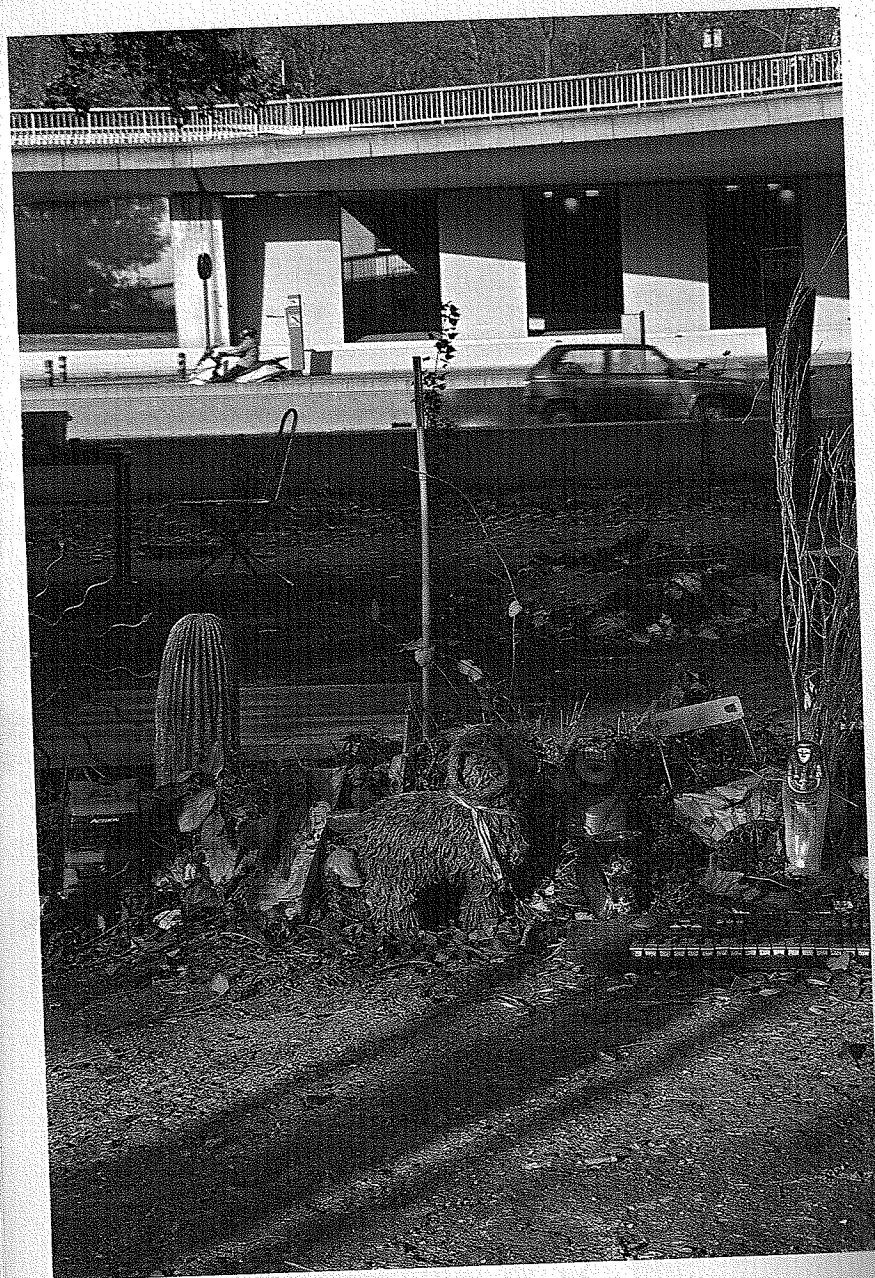
de Gentilly. Cela faisait trois semaines que je travaillais mais j'ai su de suite que le record ne serait pas homologué, en quelque sorte, et Simon aussi : le reste de l'équipe éclata de rire, se déchaînant sur le conducteur dont on suivait la voiture depuis une demi-heure : corniaud, abruti, peureux, paysan – tout y passa. Il ne connaissait pas, manifestement, le principe des deux sens de circulation et le parcours qu'il pouvait faire en quatre minutes, en prenant le périph' intérieur, venait de lui prendre trente-cinq minutes par le périph' extérieur. Ce n'était pas Ourasi ou Idéal du Gazeau mais un tocard.)

Pourtant c'est la curiosité qui fait que je suis resté quand la plupart de mes collègues changent d'affectation au bout d'un an, abrutis, assommés. Les mots « peureux » et « paysan » avaient subitement donné un corps au type de la Kangoo et quelque chose s'était enclenché : ce million de voitures c'est un million de vies. Sans doute pas très différentes les unes des autres mais sur le nombre – considérable – j'avais tout de même un monde, à portée des yeux. Un univers plus large et plus complexe que je n'avais cru d'abord – à moi d'aiguiser mon regard. Dieu tout-puissant omnipotent

Mais nos moyens sont limités. Nous avons une centaine de caméras, deux équipes de huit à suivre chacun une douzaine d'écrans, et une troisième équipe de quatre pour la nuit, de 22 heures à 6 heures. Mais le dispositif n'est absolument pas souple. Si un braquage fait l'ouverture du 20 heures, je peux renseigner l'enquête et dire que les malfrats ont pris le périph' entre telle et telle porte – mais dès qu'ils le quittent pour une bretelle d'autoroute ils sont hors champ et ça me désole. Avec Henri on va même jusqu'à leur reprocher une forme de sadisme ; ils nous sortent un temps de la routine

pour immédiatement nous y replonger. Si bien qu'on se prend souvent à imaginer des caméras qui seraient un peu aériennes, et que l'on pourrait diriger, pour les suivre ou partir à l'aventure, regarder ailleurs, zoomer sur un visage, lire sur les lèvres, bouffer de l'anecdote.

Hier matin ces faibles moyens m'ont particulièrement frustré car sur l'écran 9 – qui couvre la portion allant de la Porte Maillot à la passerelle du square de Noailles –, j'ai aperçu une chose sur quoi j'aurais voulu zoomer, précisément. Je venais de prendre mon service quand j'ai vu la nuit remuer, l'ombre portée de la bretelle de sortie – celle qui mène Porte Maillot – être agitée de soubresauts, traversée par une forme plus noire encore. J'ai actionné le zoom et la forme noire a disparu. Je voulais en fait orienter la caméra, et ce n'est pas possible. Je suis alors revenu à l'angle standard mais il n'y avait plus personne, sur la gauche de l'écran. À tout hasard je suis allé sur le numéro 8 en envoyant Martine cloper, mais l'angle opposé ne m'a rien apporté – on ne voyait plus du tout cette langue de béton séparant les quatre voies du périph' intérieur et les deux autres qui permettent d'y accéder quand on arrive de la Porte Dauphine, par le boulevard Thierry-de-Martel. Je suis retourné à mon poste, les yeux sur le 9, et je l'ai vue réapparaître, furtivement. Et disparaître encore, qui allait et venait sans que je comprenne un instant ce qu'elle faisait, très active à cet endroit.



Ici.

Entre la sortie et la porte, après les quatre voies qui s'enfoncent et avant les douze voies qui filent au nord et au sud il y a ces deux voies qui montent vers la dalle et le palais, et sous ces deux voies soutenues par cinq piliers il y a cette absence de renforcement où j'dors, entre le deuxième et le troisième pilier.

À cause des trajectoires et de la régulation, ils ont abandonné cette langue de terre ; c'est parce que les bagnoles n'en ont pas voulu que j'ai pu m'y installer. On passe après, on s'infiltré, on devient cloporte en imitant leurs façons.

Là, au milieu des bagnoles, entre plusieurs parois de béton, avant l'entrée du tunnel qui part sous la dalle, y'a une chose de moi. Même usée par les gaz et le bruit y'a une chose de moi qui persiste, qui dure, molle, sans forme, une chose qui s'maintient, qu'arrive à s'adapter, à supporter.

C'est pas qu'j'ai voulu v'nir là vous comprenez ?, ou que j'veux y rester, c'est autre chose. C'est pas la volonté, mais quelque chose de moi tout de même.

Sinon t'es mort, et tous les jours y'a des coups de vent mental pour apprendre que ch'uis encore en vie. J'apprends.

Descendre ici pour me sauver certainement, parce que peu de temps avant y'avait eu un règlement de comptes et j'm'étais vu mort tellement les coups m'avaient cogné. En découvrant cet endroit sous les piliers j'me suis dit « On n'y viendra pas m'chercher, peu d'embrouilles » Dehors y'a la solidarité mais aussi la violence. Une nuit j'en ai vu un mettre le feu au

matelas de son collègue, qui dormait, et s'est pas réveillé, et les pompiers non plus, l'ont pas réveillé. Salut.

Puis, une fois, j'ai accepté d'aller dormir au dépôt de Nanterre, qu'est tenu par le préfet. C'était y'a deux ans, à la fin de l'été, alors que ma cuisinière avait pris feu jusqu'à noircir la paroi du troisième pilier. Quand les pompiers sont arrivés j'me suis dit « Ce squat il est fini pour moi ». Mais une fois qu'ils m'ont soigné, voyant que j'allais bien, n'étais pas trop sonné, ils ont laissé tomber Nanterre, et m'ont proposé de me ramener. « Chez vous » ils ont dit. Je les ai bien regardés pour comprendre si c'était une vanne de pompiers, mais non. Alors j'ai répondu « Oui, chez moi, d'accord », un peu rigolard, pour voir où c'était, chez moi. Tant qu'à vivre autant apprendre, hein ? Et ils m'ont ramené là, et j'me suis dit : « Un truc a pris. »

(Le jour où j'me suis dit « J'vais dormir là », j'ai fait une deuxième fois le tour de l'endroit, avec un autre œil. Et j'ai vu, contre le deuxième pilier, une herbe folle. Le béton a beau être coulé abondamment, la sève trouve toujours un trou pour s'agrandir, et tous les goudrons du monde, dans toutes les rues, autour des arbres, n'y peuvent rien. J'ai été tenté de l'arracher mais au moment de le faire je me suis souvenu que ces « herbes folles » sont aussi des « plantes vivaces », et je l'ai gardée comme une sorte d'autel pour ma présence, un symbole, une bonne étoile perçant le ciel pollué.)

Ailleurs j'aurais laissé tomber. Ici on ne peut se tenir qu'en s'accrochant. J'me demande pas à quoi, et qu'est-ce que c'est ce truc en moi, qui s'accroche, et qu'est-ce que c'est c'moi qu'à quelque chose en lui qu'est accroché – mais voilà : ch'uis pas seul, j'me dis. Y'a un arbre qu'a survécu aux bombes lancées sur

le Japon, et depuis toutes les grandes villes en plantent. Avec la mission de survivre pour embrouiller tout le monde, faire croire qu'on connaît pas d'apocalypses, tous les jours – si vous voulez une image ce s'rait un thermomètre qu'aurait juste assez de mercure pour aller jusqu'à 41.

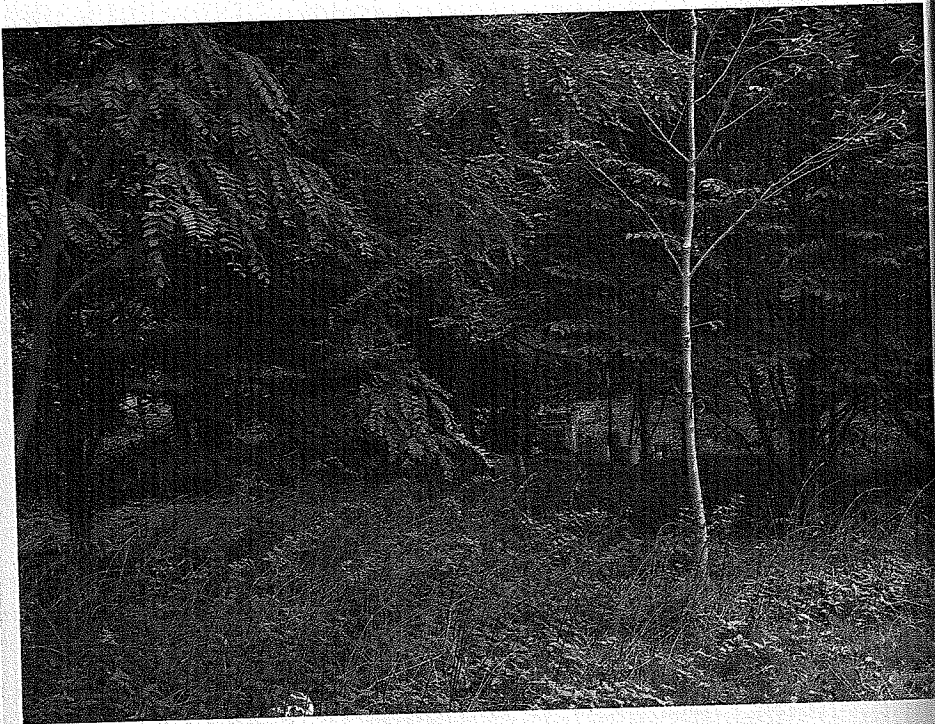
J'ai pas son nom mais j'pense à lui. L'arbre.

De cloporte j'essaye de me transformer en plante vivace, ou en arbre à bombes.

Mercure répèteles et creuxes

Poésie

" sous le poré la page " rite "



Là.

Le jeudi 5 septembre

*essai des
images*

Jusqu'à la semaine dernière, je m'autorisais quelques escapades galantes quand je ne trouvais aucun os à ronger sur le périph' lui-même. Dans nos attributions figurent en effet des caméras filmant les voies qui mènent au périphérique. Il me suffit donc de faire basculer l'écran d'appoint sur celle qui est à l'angle du boulevard Martel et du boulevard Bruix pour être en mesure d'observer la camionnette d'une prostituée qui attire, gros aimant, la limaille de chair – laquelle minaude d'abord, veut donner l'impression de n'être pas attirée ; elle serait là pour se balader, elle aurait à faire dans la rue Marbeau, par exemple, à l'ambassade des Comores.

(Que celui qui n'est jamais allé à l'ambassade des Comores lui jette la première pierre, a dit Jésus.)

Les clients vont et viennent sur le trottoir, dans les deux sens, plusieurs fois. Quand on en parle entre nous, le partage se fait très vite : certains collègues disent que ceux-là examinent la marchandise, et c'est avilissant. Une minorité pense que c'est par timidité qu'ils tournent en rond. (Pour éviter que ça ne dégénère, Simon a proposé d'adapter le jeu du périphérique : on suit un piéton du boulevard ou de l'avenue et on parie sur ce qu'il va faire, et si tel ou tel collègue parie qu'il va aux putes, alors il doit s'avancer encore un peu et parier sur telle ou telle camionnette.) De fait il n'est pas simple de dénicher le client sous le piéton, car le premier attend des filles qu'elles l'invitent, qu'elles jouent – au moins un peu – le jeu du désir. De son

côté cette femme s'en tient à des appels du pied plutôt discrets – simple passant ou futur client, même avec l'œil, le métier, c'est pas toujours facile. Si c'est un piéton seulement, elle sera accusée de racolage. Mais s'il repasse moins de cinq minutes plus tard, elle sait alors que c'est pour elle et elle l'invite clairement, forçant toute timidité. (J'ai compris tout cela quand j'ai constaté qu'elle ne faisait jamais d'appel de phares au premier passage des types.)

En même temps, invraisemblable, elle a de quoi rebuter les moins timides : elle travaille dans un utilitaire Peugeot qu'elle a racheté à un certain Lopez, dont on lit encore le nom et l'adresse (Argenteuil) quand le soleil rase la longueur aveugle, et « tous travaux de maçonnerie ». Qu'elle a décoré surtout, de manière saugrenue : aux rétroviseurs elle a pendu des cerceaux de Hula hoop qui font deux anneaux de Gitane à l'utilitaire ; elle a multiplié les fanfreluches nouées à l'antenne et aux enjoliveurs ; elle a aussi un énorme Playmobil en mousse qu'on voit par la porte latérale et qui doit déconcerter le client. Quant à elle on pourrait dire qu'elle est belle comme son camion ; elle s'habille avec des trucs en Stretch hyper flashy, jaunes, roses ou vert acide – elle sort d'un vieux cours d'aérobic, Véronique ou Davina qui serait passée des sunlights à l'éclairage de ville. Quand le soleil tourne, elle change de trottoir, mais en repassant par la dalle et en klaxonnant, pour provoquer les flics. Qui l'aiment bien, malgré tout – on ne croise pas tous les jours des gens complètement perchés. J'en vois souvent qui fument avec elle une cigarette sous l'œil de l'énorme Playmobil en mousse. Sans aucune gêne pour le coup, en sachant parfaitement que le client fuit, sitôt la passe terminée, et que s'asseoir avec elle sur le marchepied de sa portière latérale revient à signifier qu'ils

n'en sont pas, qu'ils appartiennent à la sphère suivante, celle des agents de la voirie (hirondelles, flics, éboueurs, balayeurs) qui ne font que partager avec elle un *open space* ; cette clope n'est pas de celles qu'on fume après l'amour. *droit devant*

J'aime bien regarder ça, il y a plus d'incertitude dans ces trajets que dans celui du million de voitures qui empruntent le périph, et l'incertitude, le tremblement, c'est le début d'une histoire.

Mais depuis la semaine dernière, donc, j'ai aussi ce type, dans l'angle gauche de l'écran 9. Un s.d.f. certainement, qui se sera installé là. Où il n'a pas le droit de prospérer, évidemment. Nicole m'a parlé de lieux habités depuis longtemps, entre la Porte de Pantin et celle de la Villette – mais ce sont les piliers creux soutenant le périph, qui à cet endroit est en hauteur. Ces s.d.f.-là ne vivent pas au bord du périphérique mais en dessous, et certainement que le bruit et la pollution sont pour eux moins épuisants que pour ce type de la Porte Maillot, s'il dort là, exposé à tous les regards en plus, ou pour celui de la Porte de Vanves (c'est la portion de Xavier, mais il s'en fout).

Depuis une semaine, dès qu'on entre dans une heure creuse – qu'en trichant avec ma curiosité j'attends sans y penser –, je bloque sur l'écran 9. Les amorces de gestes que j'aperçois (il se lève, sort de l'écran et revient s'asseoir) m'obligent à inventer ce qu'il bricole hors champ. Encouragé par l'étroitesse du lieu, je m'essaye à comprendre à partir du peu que je vois ce qui se passe hors champ – hors champ qui est toute sa vie tant la caméra filme peu de cet endroit qui doit mesurer soixante-dix mètres carrés. Je m'essaye à le faire avec méthode. Suis allé regarder les plans pour avoir un dessin exact et à l'échelle du lieu. Je prolonge chacune de ses foulées ; quand un bras est

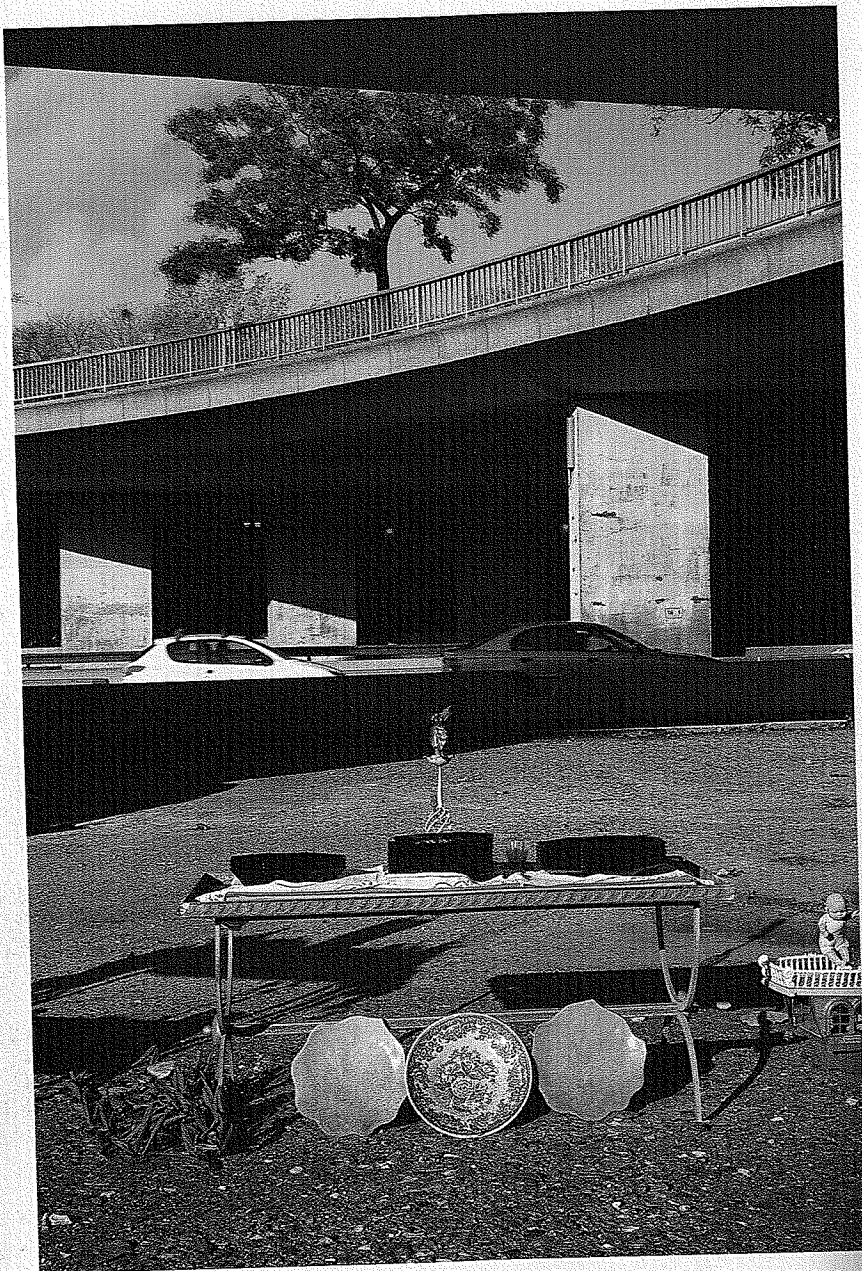
créer - recréer un personnage

dans le champ de la caméra, une main, je tente de dessiner le reste de son corps, tout le perdu, l'invisible, d'après les proportions du corps des autres. Je prends des notes.

Jusque-là je m'étais contenté d'un truc abstrait ; j'étais à côté d'un réservoir et ça suffisait à éteindre ma soif. J'apercevais des amorces d'histoires et ne cherchais pas à en savoir davantage – sans doute parce que ces plaques de tôle filaient à 80, luisantes comme des armures, aspirées, peureuses, inamicales.

Maintenant je suis comme happé par cette vie que j'imagine complètement nue, sur ces soixante-dix mètres carrés de béton, et le fait qu'il soit possible à un homme de venir s'installer là. J'essaie de recomposer, à partir de ça, ce qui a pu l'y amener et ça me fait trembler.





Ici.

J'ai fait mon trou ici, suis d'venu sédentaire en quelque sorte. Mon domicile fixe est ouvert à tous les vents mais je tiens. (Au départ, j'avais un mobile en terre cuite, ramassé rue Berlioz : des angelots qui prenaient le vent et faisaient un bruit très doux, contre des cloches en terre aussi. Y'a ça dans les maisons, pour dire « Quelqu'un vient de pousser la porte, quelqu'un arrive ». Mais ici, dehors, les angelots bossaient 24 h/24, et le bruit très doux m'a rendu fou. J'ai balancé le mobile.)

C'était la fin de l'hiver ou le début du printemps, le ciel était déchaîné.

Vous comprenez c'que j'veux dire ?

Ch'uis remonté sur la dalle. J'avais dissimulé un pliant qu'était en bon état, square Parodi. Ch'uis redescendu avec et me suis installé face aux huit voies – j'avais pas encore découvert les quatre dernières, celles qui mordent sur la forêt. C'était mon premier meuble.

Et j'ai regardé passer les voitures comme des voisins avec lesquels faudrait apprendre à vivre. Y'avait de tout : des poids lourds, des motos, des camionnettes, des voitures et des bus pour le tourisme. Puis, à cause d'un camion de Nogent-le-Roi, je me suis mis à regarder les plaques d'immatriculation. Les gosses...

– Vous avez des gosses ?

... les gosses font ça pour se désennuyer de l'autoroute mais c'était pour faire connaissance, moi, et alors le monde a explosé,

éparpillé aux quatre points cardinaux : il y avait les départements que je connaissais à cause de mes voyages (75 pour Paris, 14 pour le Calva, 90 le lion de Belfort, 92 pour les Hauts-de-Seine, 23 pour la Creuse et 31 Toulouse) et tous ceux, bien plus nombreux, que je connaissais pas, et des plaques étrangères et alors j'avais pas toujours le temps de trouver l'autocollant (un « I » pour l'Italie, « GB » pour l'Angleterre – ou c'est « UK » ? – « T » pour la Turquie – ou c'est les Tchèques ?).

Ça va trop vite.

(À l'automne suivant j'ai inventé un jeu pour ralentir tout ça : je prends trois plaques au hasard, avant de m'endormir, et je construis une vie de routard avec ces trois endroits. Mais très vite j'me suis énervé ; ne connaissant que Toulouse, Paris, Felletin et Belfort, j'me servais d'images de ces villes pour des 52, des 74, des 03. Ça sentait bon l'arnaque autopersonnelle.)

J'aurais continué encore des heures peut-être, à regarder, mais il y avait la nuit tombante, qu'avec l'été j'avais eu tendance à oublier. Je suis parti à la recherche d'un lit que j'avais déjà décidé de placer entre le troisième et le deuxième pilier. Deux jours plus tôt j'avais dormi sur un matelas posé sur le trottoir de la rue Saïgon. Il ferait l'affaire – « Si les monstres l'ont pas pris encore » j'me suis dit.

(J'connais Caen aussi.)





essouffissement de la fertilité d'une
idée

Là.

Jeudi 25 septembre

Un mois de prises de notes que je glisse aujourd'hui dans le broyeur. J'ai réalisé lundi qu'elles ne mènent à rien. Malgré ce que j'ai compilé, la partie hors champ reste importante, trop. Malgré ces notes la forme noire n'est pas devenue un individu, son visage est encore happé ou mangé par le vignelage de l'objectif - forme noire même en plein jour.

J'en ai parlé aux collègues, un petit peu, qui ne se passionnèrent pas pour cette histoire de type dont on ne voyait qu'un bras et dont j'essayais de dessiner le corps perdu. Alors, depuis lundi, une autre idée a fait son chemin. J'ai posé un congé pour aller sur place demain vendredi. Je ne parle pas d'un exploit sous-tendu par une audace particulière, ou de la pitié, c'est différent je crois. Il y a sans doute quelque chose de niais, ou d'innocent, mais je n'ai pas le temps d'examiner ce qui me pousse ; cette partie de l'écran 9 est comme un coin qui s'enfonce en moi, de ceux qu'on utilise pour éclater les bûches.

Je suis Porte Maillot avec une paire de jumelles. Le vent souffle de manière désordonnée (bourrasques), il a plu cette nuit. Depuis la sortie du métro (la vieille gare de Neuilly) j'ouvre des yeux engourdis par les écrans, perturbés par la troisième dimension, la distance entre les choses, incapables de tout embrasser, et d'abord le quotidien de ce type, au bord du périph', ce qu'il est quand il n'est pas cette forme noire fuyante, et s'il y vit ou s'il se contente d'y descendre comme on va au bord du fleuve, peut-être idiot, débile, s'y tenant tous les

jours comme on prend l'air. Pour y fumer tranquille. J'avance les yeux écarquillés, alors que les oreilles me guident en l'occurrence, et c'est comme apprendre une nouvelle langue. Je laisse le square Parodi sur la gauche et traverse au passage pour piétons qui termine la sortie menant à la dalle et je sais que j'y suis : sous cette bretelle qui s'élève à cinq mètres du sol en peu de temps, je sais que je vais trouver le pliant de l'écran 9 ; mes oreilles hurlent comme les poumons d'un nourrisson, j'entends pour la première fois les voitures que je regarde tous les jours sur nos écrans et il donne le vertige, ce vacarme, et les coups de vent à chaque passage de cars ou de camions, et je découvre, effrayé, depuis le milieu du pont, ou plutôt à l'endroit où les huit voies filent sous la dalle, entre les deux premiers piliers, un canapé, une tente, et de l'autre côté du troisième poteau une autre pièce, une télé, des étagères et d'autres meubles – d'où viennent-ils ? Non pas un campement mais un appartement ouvert à tous les vents (le tablier est trop haut, très vite, pour le protéger de la pluie – pas de renforcement, pas de cachette). Un appartement à vif, continuellement pelé par le passage de 300 000 lames, passant et repassant, 300 000 par jour seulement – cette partie du périph' n'est pas la plus courue.

Abruti, ahuri, Dingo de la farce.

Je ne vois plus les voitures, les camions, je ne les entends plus, l'appartement m'absorbe tout entier, jusqu'à me donner le vertige, c'est un gouffre qui s'ouvre.

J'en étais là quand une voix m'a tiré de cet état, qui toussait avec insistance dans mon dos, et disait « Ce n'est pas bien ». Je me suis retourné brusquement : une vieille parlait à son chien en me regardant, ou l'inverse, tandis que le chien soufflait, fatigué, pour expulser ce qu'elle allait ramasser dans un sac

plastique, qui lui vaudrait un câlin, ou à manger, avant de lui essuyer le cul avec un Kleenex. Mais à la rapidité avec laquelle j'avais abaissé les jumelles pour les dissimuler entre les pans de mon blouson, et à la gêne ressentie en étant regardé par cette femme, je compris que quelque chose venait de prendre forme. Qui me concernait : je me découvrais honteux de braquer ces jumelles, intrusif. Elle me prenait – cette vieille – la main dans le sac, en train d'observer l'intérieur de quelqu'un. Travailler à la surveillance du périphérique, où je devais signaler toute personne en danger de mort (c'est-à-dire tout piéton) ne suffisait pas à me donner bonne conscience. Je n'étais pas à ma place en observant l'appartement de la borne orange 77. Mes motivations débordaient sans doute le cadre professionnel, et cet écart visible, affiché sur mon front peut-être, j'étais pour l'heure le seul à ne pouvoir le connaître – sauf à troquer les jumelles contre un miroir – peut-être plus flic que secouriste, et plus voyeur que flic. La vieille m'avait pris la main dans le sac, voleur de petite envergure elle s'en foutait c'était encore voleur. Je pouvais me défendre ce serait pire, en lui avouant par exemple – provocateur, narquois – ne pas savoir choisir entre la télé et la radio (l'une d'elles fonctionne-t-elle au moins ?) ou entre la porcelaine (est-ce qu'elle a de la valeur ?) et une peinture encadrée (je trouve ça joli vu d'ici mais peut-être est-ce en fait le dessus d'une boîte de chocolats offerte par la Mairie de Paris à ses petits vieux – mon père les collectionne –, qui utilise les impressionnistes de Marmottan depuis une trentaine d'années sans que l'enthousiasme ait jamais faibli).



Ici.

Alors que j'revenais avec ce matelas, j'me suis demandé quelle serait ma plaque d'immatriculation, maintenant – comme dans le jeu si vous suivez... J'me suis demandé : à qui appartient l'endroit où quelque chose de moi est accroché – un mollet à un bosquet de ronces (la Creuse, salut !) ? C'est à une mairie l'endroit où je viens de poser mon absence de valises ? Laquelle ? À la Région ? Une société ? Chez qui je dors si c'est pas chez moi ? Comme Christophe Colomb qui se gratte la tête une fois en Amérique : « Chez qui j'ai mis les pieds si c'est pas chez les Indiens ? » (« Et qu'est-ce que j'ramène à la reine si j'trouve pas d'épices ? ») (« Et si j'les appelais quand même "Indiens" ? »)

bd

(C'est un passe-temps, de faire parler les gens. Pour moi.)

Au début, cette question m'a obsédé. Un soir de printemps, alors que la portion du périph' qui passe sous mes fenêtres était fermée, parce que les p'tits hommes verts y bossaient dur, j'ai d'mandé à l'un d'entre eux « Qui vous envoie ? ». Mais celui que j'avais choisi parlait si mal français qu'on s'est pas compris du tout. J'lui ai demandé « Qui est ton chef ? » et il n'a pas compris non plus. J'lui ai demandé « Qui tu crains ? » et il n'a pas compris encore. On s'est regardés, on s'est marré, mais j'étais pas bien avancé. Il m'a demandé, avec les mains et avec les yeux, s'il pouvait y aller et j'me suis dit « Il me craint moi » et j'ai eu honte, un peu.

Vous comprenez ? Est-ce que vous comprenez ?

Je vis dehors, complètement à poil, et je fais peur encore. Ça fait partie des choses qui me font pleurer si je pouvais.

Ensuite j'ai plus pensé qu'à ça. J'imaginai des cartes de Paris, avec des zones comme la mienne, qui s'raient pas dessinées, réclamées par aucun propriétaire, laissées blanches et sans tatouage et sans collier, inconnues qu'attendraient Christophe Colomb. Je lui ferais les honneurs du périph', je lui montrerais mes sculptures et en échange il me donnerait des colliers – je lui présenterais pas Didier, qui serait capable de lui faire bouffer son plastique, ou de le pendre avec. Il verrait le Far West invisible, où la police vient pas. (On m'a ramassé qu'une fois, depuis que j'vis ici, et c'était des pompiers.)

(À un de ces pompiers justement j'ai demandé – c'était y'a deux ans, quand ma cuisinière a pris feu – : « Qui est-ce que je squatte en vivant ici ? » Il était pas sûr de lui, en me répondant : « Y'a peut-être un vide juridique... »)

Voilà : j'habite un vide juridique.

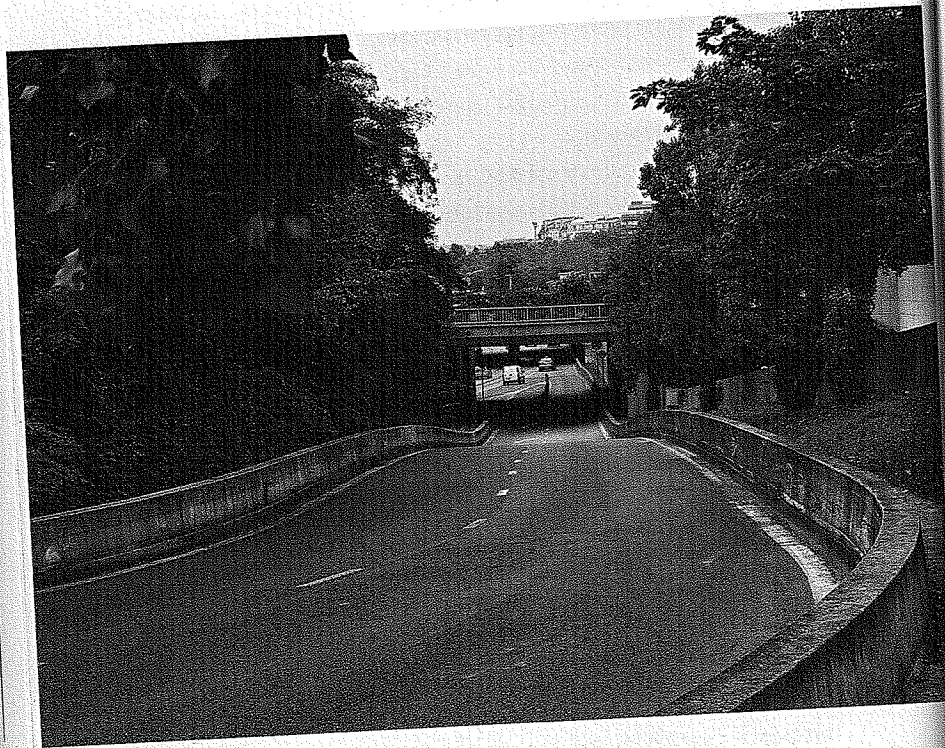
Une fois mes brûlures désinfectées, j'suis revenu ici et j'me suis penché sur ce globe terrestre, ramassé rue des Sablons, à la recherche d'autres vides. J'aime beaucoup ce globe, il me sert souvent. Quand j'ai des cigarettes, j'le fais tourner doucement et la fumée de la cigarette fait des nuages au-dessus des océans – j' imagine la Miss Météo un peu perdue parce qu'une dépression, ou un anticyclone tout neuf, vient d'apparaître au-dessus de l'Atlantique, et c'est pas la saison.

Mais les globes sont dessinés par des teigneux : l'homme petit prétend qu'il connaît tout, il a tout photographié avec ses avions renifleurs, et les satellites – alors que cette langue de terre où j'me tiens, que personne n'est venu me réclamer, ou partager avec moi, quand on lui demande ensuite, précisément,

il ne sait pas ce que c'est, blanche, vide juridique. Sublime ! Si j'avais du vin, ce serait ma tournée.

C'était ouvert, j'suis entré. C'était la fin de l'hiver.

J'ai mis un pied dans le vide (juridique). Les gens s'imaginent pas l'abrutissement.



Là.

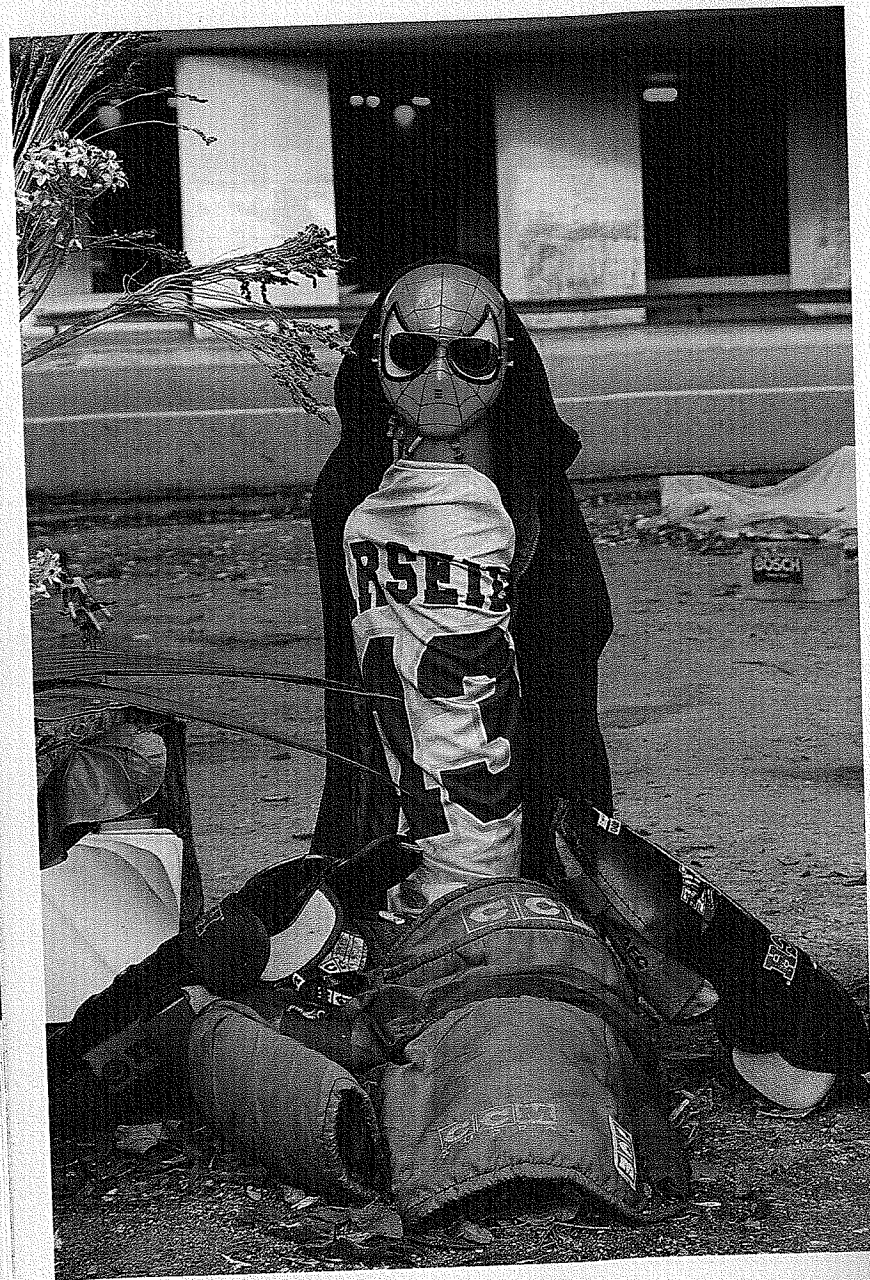
Samedi 4 octobre

Durant la semaine qui a suivi, je me suis servi différemment de l'écran. Connaissant les lieux, désormais, je comprends un peu mieux ce qu'il fait à partir du peu que me donne la caméra. Souvent invisible, il réapparaît très vite pour reprendre ses va-et-vient entre son pliant bleu-vert et le hors champ (la salle à manger où se trouvent la cuisinière et ses étagères). Il agence les trouvailles du jour avec celles qu'il a ramassées – j'imagine – en marchant toute la nuit dans les quartiers où la voirie doit passer à l'aube ramasser les encombrants.

Et ce matin, je me suis levé et préparé sans me poser aucune question, pour aller Porte Maillot comme n'importe quel jour ouvré. À un moment j'ai croisé le regard de Sonia, qui me regardait depuis le lit, très amusée par ce spectacle. Elle était certaine de me surprendre en pleine crise de somnambulisme, ou téléguidé. On a ri ensemble, et je suis sorti. Dans les rues de Pantin, et dans le métro ensuite, me menant à la Porte Maillot, j'ai essayé de comprendre cette évidence somnambulique, pourquoi ce lieu m'attire, effrayant avaleur de matière, trou noir. En guise d'explication, j'ai débusqué des rêves innocents, ou niais, de sauvetage et de communion. Des rêves légers lestés par des ballots de mauvaise conscience – chaque piéton qui s'annonçait m'obligeant à quitter le bastingage de la dalle en essayant d'effacer de mon visage l'air ahuri d'un capitaine qui regarderait son bateau couler. Plus le métro me rapprochait de la Porte Maillot, plus je réalisais que j'y retournais en

sachant pertinemment que si je venais à le croiser sur la dalle je n'oserais pas l'aborder, comme on s'adresse, par exemple, à un type qui vient d'emménager au coin de la rue, un truc du genre : « On devrait faire connaissance... » En lui racontant, s'il a le visage ouvert, toutes les vies que je lui ai imaginées pour m'expliquer qu'il en soit arrivé à ce point de dénuement, ne butant plus que sur une question imbécile et caractéristique : « Pourquoi rester là ? Pourquoi ne pas chercher un lieu moins infernal ? » Je dis *imbécile*, je pourrais dire *innocente*. Accoudé au bastingage, j'étais en train de comprendre qu'elle attestait, cette question, l'espoir que cet homme soit un bourgeois bien déguisé ; on nous a fait une blague, aucun scandale à déplorer : ce s.d.f. que vous voyez a encore toute latitude, il peut encore prétendre à mieux et choisir son lieu de vie.





Ici.

C'était vide et j'ai meublé. Je marche beaucoup avant que passent les monstres. Mon territoire est assez immense. Les flics et les facteurs ont des tournées moins grandes, ils marchent peu si j'me compare. Mais des fois j'me retiens d'marcher pour n'pas avoir faim, et je reste aux voitures.

J'ai d'abord ramené des meubles (la cuisinière par exemple). J'avais le feu au cul. Fallait boucher le trou sinon, comme dans les *cartoons*, je risquais de réaliser, et tomber de haut : « *Damned!* » – y'aurait plus que le cañon sous mes pieds !

Meubler avant de réaliser – tu comprends ?

J'ai aussi ramené des trucs. La première chose bizarre c'est une combinaison de hockey sur glace. Un mec la jette parce que ça lui plaît pas, finalement, ce sport, et le lendemain elle n'est plus coincée entre les deux poubelles de son immeuble. Il se dit que les monstres sont passés. Les monstres c'est moi. Ça m'encombre pas, j'accumule tous les objets qui traînent un monde. Le monde n'est pas encombrant. Et comme si on pouvait colorier le parfum d'une femme derrière elle dans la rue, je fais apparaître ce monde. J'en trouve beaucoup. Tellement qu'un jour j'me suis dit : « C'est un gouffre. » Et la peur du vide m'a repris. « Le vide c'est pas l'espace, qu'est pas la liberté. L'indifférence des autres c'est pas ma liberté. » J'étais enfermé à l'extérieur et c'était tout. Avec mes objets, mes constructions, mes totems. Dans un trou pour de bon, un vide mangeur de plastique (les jouets), de velours (le fauteuil), et de viande (la mienne).

Comment faire pour qu'ça s'arrête ? J'savais pas. J'ai même paniqué parfois. Jusque-là, j'avais réussi à pas boire. Mais j'étais nerveux, hyper, et je savais – on m'avait dit – qu'ça m'calmerait. Je suis tenté mais pour l'instant j'ai réussi.

Si j'commence j'irai au bout.

Là.

Dimanche 5 octobre

Je me suis retrouvé un peu con, hier samedi, en ne sachant pas du tout, penché sur le vide, ce que j'étais revenu y faire. Je n'avais rien de neuf à apprendre, seulement noter, à la rigueur, des changements dans l'aménagement de cet intérieur retourné comme un gant, une peau (ni ours blanc ni léopard mais béton, une peau de béton, une descente de lit toute bétonnée, grise). Accroché à la rambarde, je l'ai aperçu en bas, chez lui, sur cette langue de terre où il se tenait entouré par les voitures comme si c'était de l'eau. J'ai aussitôt repris ma promenade, sans attendre qu'il me repère, lui ou toutes les vieilles rombières susceptibles de venir caresser devant moi l'anus de leur toutou. Comme si de rien n'était, je me suis mis à tourner en rond, client de chez Lopez qui hésiterait, timide, à passer sous les yeux du Playmobil proxo.

Je suis comme eux.

J'ai pris la route de la Porte des Sablons, et suis entré dans le Bois en prenant un chemin à gauche, qui longe le périph' et la crête du talus. Et dès les premiers buissons j'ai trouvé les restes de la nuit : capotes, Kleenex ou Sopalín, des seringues aussi, et des petits carrés de papier dépliés – tous de la même taille – pour les acides, l'ecsta ou le crack. Le Bois la nuit, sa vie sexuelle, tout ce commerce excité, nerveux, laisse au matin les buissons décorés par les capotes, arbres de Noël couverts de boules. Est-ce que ma forme noire sait quelque chose de ce qui se passe tout près de chez elle, sous ses fenêtres pour ainsi

*Arébar
de l'architecture
de l'espace*

dire ? Se paye-t-il une passe, ou une pipe, une fois de temps en temps ? Le peut-il ? Ou est-il le spectateur aveugle de tout ce commerce, n'entendant que les klaxons, les embouteillages provoqués sur le talus par les voitures des types en quête ?

De retour sur la dalle par l'avenue Bruix, jetant de nouveau un œil au campement, je constate que la forme noire s'est absentée et je me dis : descends !

J'avais d'abord cru que cette langue de terre était une île vraiment, au point d'imaginer qu'il faille une corde à nœuds pour y descendre. La plate-forme était dans les plans de la DDE mais on n'aura pas prévu d'accès. Non, pour y accéder il faut laisser la porte dans son dos, et descendre par la sortie – dans le sens inverse des voitures. Cinquante mètres plus loin, à l'endroit où le tablier du pont commence à s'élever, la balustrade s'arrête et on pose le pied dans son espace à lui. J'avance complètement sonné, doublé par des camions qui semblent foncer quand on est aussi près d'eux. « Quand on est exposé à ça, on n'a plus le choix, mentalement. "Ça ou mieux, ailleurs" est une alternative qui n'existe pas quand on vit en contrebas. C'est d'ailleurs ce qui permet qu'il vive ici » je me dis en avançant un peu méfiant car je ne sais où il est parti (tout près ?) et ni pour combien de temps (demander une cigarette ?). Et puis je ne sais pas s'il vit avec quelqu'un (un chien ? Un autre s.d.f. ?). Dans la chambre, le canapé est en bon état et sous la tente ce n'est pas le tapis de sol fait de cartons que je croyais trouver mais un vrai lit, avec un sommier et un habillage en pin (Ikea ?). Dans la salle à manger, de l'autre côté du troisième pilier, un capharnaüm que ni le surplomb ni les jumelles ne m'avaient permis de mesurer : des objets, des bibelots et des meubles, en plus grand nombre que la semaine dernière je crois.

Assemblée bizarre de jouets pour enfants et de choses innombrables, sorties d'un récit mythologique (une assiette en plastique notamment, dans le creux de laquelle deux garçonnets peinent à sourire – et on dirait à leur aîné « Allons, finis tes frères qui sont encore dans ton assiette ! ») ou des bibelots exotiques, rapportés d'un peu partout, lambeaux d'un monde vendu comme un vaste souvenir. Je fais vite, inspecte à toute vitesse comme un voleur : tout cela sent la récup', la seconde main. Ce n'est pas juste un appart' (le vaisselier en rotin et en bambou expose de la vaisselle), c'est un espace d'exposition aussi, une sorte de showroom (l'homme-araignée n'est pas un superhéros, il a les Ray-Ban d'un plouc ; l'homme-araignée est un ultra de l'OM ; le masque de l'homme-araignée recouvre une âme en bois ; l'homme-araignée s'est acheté des jambières, échaudé par quelques chutes peut-être). Je regarde tout ça très vite sans y comprendre grand-chose mais en émettant une hypothèse : ce n'est pas entassé mais agencé avec humour – il ne serait donc pas cramé par la vie qu'il mène ?

Ce n'est pas bordélique : les objets utiles, ou décoratifs, et les jouets d'enfants sont assemblés, ça fait des scènes, des sculptures ou des stations ou une galerie à ciel ouvert, des totems ironiques, rangés selon un plan qui ne se donne pas à voir mais qui existe, je le sens.



Ici.

Et puis un jour j'ai entendu ce mot, oui, qu'est italien. Six lettres. À la radio. Et immédiatement j'me suis accroché à lui comme une sangsue, un pou, une tique, un morpion, comme un naufragé tu vois, qui chope une planche, un jerrycan ou – grand luxe ! – une bouée. Et un autre jour d'hiver, à Didier qui débarquait et me posait des tas de questions, j'ai dit qu'il fallait m'appeler comme ça. J'lui ai donné ce mot italien qu'est pas un nom humain.

De lieu, oui je sais.

Et il a compris car il m'a dit un peu crânement « C'est ton pseudo d'artiste alors ? » et j'lui ai répondu « Oui » sans m'arrêter au début de moquerie qu'on pouvait entendre dans sa question, et que j'voulais plus qu'on m'appelle autrement. Il a demandé : « Plus avec un nom humain ? » Et j'ai répondu : « Par personne. » « C'est pas neutre un nom comme ça, il m'a dit, j'pourrais pas m'y faire, personnellement. » « Ma vie n'est pas neutre, personnellement », j'lui ai répondu. « Ce nom c'est un lieu mental. »

J'y suis accroché, c'est mon radeau.

Les gens sont effarés, moi aussi.

Enfermé dehors c'est comme enfermé dedans : c'est enfermé encore. Au point où j'en suis, être enfermé ça me sauve, j'peux m'accrocher. Pour moi ce surnom c'est une herbe folle. C'est pour ça que j'l'ai choisi, plus que le périph' ; c'était un nouveau départ vous comprenez, ce surnom.

Six lettres qui font un radeau contre le vide (juridique).

Mais n'vous trompez pas : ce mot j'ai choisi pour dire que ma vie me tient, et pas l'inverse.

J'suis là, sur cette langue de terre inconnue, personne ne vient me la reprendre, et j'amasse tous les objets qui m'intéressent pour des sculptures qui font des mondes. « J'ai de l'espace, j'm'étaie. C'est mon atelier d'artiste » j'me suis dit, en mesurant que le tablier du pont était à cinq mètres au-dessus de ma tête.

Et j'les regarde fixement dans ces moments-là, pour voir s'ils tiennent, ces mondes, s'ils s'effondrent pas, si le béton les porte bien ou si le vide juridique est le plus fort, s'il les avale. Et souvent assis sur mon pliant, je fixe les voitures, pour comprendre si elles voient aussi. Je regarde en espérant qu'une Citroën, ou une Volvo, coincées dans les bouchons, verront ces choses qui phosphorent, de l'autre côté du muret. Et quand elles sont carrément arrêtées, les bagnoles, je passe de l'autre côté et je fais la manche. Si y'en a un qui me demande ce que j'veux, je sais alors qu'il a rien vu des sculptures, et j'me casse. Dans le métro, les Roms passent entre les gens en répétant « Pour la musique s'il vous plaît ». Je lui réponds pas : « Pour les sculptures s'il vous plaît. » Je dois rien à ce type – aveugle, c'est son affaire.

Là.

Dimanche 5 octobre

Je jette un dernier coup d'œil avant de quitter la pièce. Au sol, près du pliant, un globe terrestre. Quelque chose m'intrigue mais quoi ? Je plie les genoux pour mieux le regarder, ils craquent, je ne trouve pas. Je l'actionne et tout d'un coup, en ne voyant que l'hémisphère Nord tourner, je réalise que les deux parties ne sont pas solidaires. L'Australie, désormais, est à l'aplomb de l'Alaska. Et donc, l'Amérique du Sud, de l'autre côté, oui, a dégagé l'Afrique noire au pousse-toi-d-la-que-j'm'y-mette. Pour se couper du Mexique et se coiffer du Maghreb et du Machrek. Si j'ai raison d'imaginer ce type un peu joueur, je peux l'imaginer narquois devant ce globe, ou rêvant à une plus grande mobilité encore, qui ferait de cette planète un Rubik's Cube. Il arracherait l'Afrique au désert en la faisant remonter dans l'hémisphère Nord, ou ferait passer l'Hawaï des milliardaires dans les eaux du Groenland, pour que tous les Picsous du monde se brûlent les arpiens à jouer au golf sur un gazon gelé.



Ici. →

C'est en continuant à ramasser des objets, et à les ramener ici, que j'ai touché les murs invisibles, toutes les séparations. J'étais boulevard Lannes un soir au début de l'été et ch'uis tombé nez à nez avec une salle à manger. La fenêtre d'une concierge était grande ouverte et je me suis pris la salle à manger en pleine figure, son haleine puante. Comme on rentre dans un mur je me suis pris la salle à manger, ses yeux presque éteints. Elle était subclaquante, sa vie était en train de fuir par la fenêtre ouverte, et toute la vie encadrée dans les photos sur le mur partait aussi, et la vie qui devait passer entre la table et le canapé, entre le buffet et les chaises, était en train de se tarir, un cañon et plus de rivière, et entre les deux tableaux en canevas il ne passait plus rien non plus. Toute cette mort m'a uppercuté et j'ai couru m'asseoir, place de Colombie, je devais me calmer. Puis j'ai mémorisé l'adresse car j'étais certain qu'un jour, ou l'autre, je retrouverais tout ça sur le trottoir, je le disputerais aux Gitans et aux brocanteurs qui passent avant les monstres, et avec lesquels on se bagarre tout le temps, violentes jusqu'à donner la gerbe, la trouille – j'ai viré Didier, trop violent, il me faisait peur dans ces bagarres, et je l'ai remplacé par Richard, qui comprend rien à mes sculptures – comme Didier – mais que mon surnom a moins choqué – il n'a posé aucune question. Alors quand j'me suis remis, ce jour-là, de l'uppercut, ch'uis retourné devant cette fenêtre pour tout expliquer à Richard. J'étais encore fébrile mais je voulais qu'il voie.

– Regarde ce Jésus.

– La tapisserie ? L'icône ?

– Qu'on trouvera bientôt roulée comme un set de table et posée sur la poubelle. Je place ce jouet qui traîne par terre, un avion, un modèle réduit, sur le rebord du cadre, sur l'épaule de Jésus.

– Où les pirates ont un perroquet...

– Ouais. Jésus, lui, a un vieux biplan, et il dit à l'aviateur : « Tenté par le diable, dans le désert, j'ai refusé de voler, mais maintenant j'essaierais bien. » Et le chapelet...

– ... ?

– Si, là-bas... C'est un chapelet... Un chapelet que je suspendrai devant la tapisserie, et suspendu il leur annonce qu'ils auront un vol peinard, pas d'incident à craindre – c'que confirme le poignard turc...

– ... ?

– Si, là, posé sur la commode... Il leur fait un signe discret : il a veillé toute la nuit devant les hangars et personne n'est venu saboter la machine. Alors le chariot ajoute, empressé comme un connard, qu'il les attendra en bout de piste. Jésus lui dirait bien qu'il a pas de bagages mais c'est un moment tellement beau, d'unité, qu'il se sent pas, Jésus, de laisser le chariot à l'écart de la fête.

C'que Richard comprend immédiatement, et pour féliciter le Christ, qu'est décidément bon gars, il lui tape dans la main

– *Give me five!* – dès qu'le chariot a le dos tourné.

J'récupère tout, j'désenglue tous ces objets. C'est des cormorans mazoutés qu'il faut désempoisser. Les gens parlent de patine, ils disent que le temps est responsable. Mais c'est du mazout, les gens crachent du mazout qui se dépose sur leurs

bibelots. Je les nettoie, moi, j'enlève ce jus poisseux. Les objets retrouvent leurs bouches, leurs narines, leurs oreilles. Des yeux. Ils rayonnent comme s'ils étaient neufs, des liens apparaissent, ils se découvrent des cousins. Alors parfois je hurle en demandant « Qui c'est qu'est enfermé ? ».

– Et cette figurine qu'a un jour été placée sur un gâteau de mariage et qu'on retrouvera bientôt sur le couvercle de cette poubelle... Tu grimaces Richard ? Tu n'sais pas pourquoi mais tu grimaces ? J'vais te dire : c'est parce que la mariée détourne ses lèvres du baiser de son mari, comme une sale coquette qui veut sauver son maquillage. Elle pense pas à l'amour... Elle est pas dans l'effusion et c'est insupportable, cette séparation à cause du rouge à lèvres, ou même à cause de l'haleine de son mari, qu'a bu évidemment parce que c'est du bonheur ce mariage. On va les récupérer tous les deux, et regarde, ce bout de miroir, près de la corbeille à fruits ouais... On va le mettre à leur hauteur, et pour longtemps cette cocotte se dérobera plus à la fougue de son mari, je change le sens. Imagine la nouvelle disposition : le visage tournée comme elle est, vers le miroir, la cocotte cherche des yeux une image d'eux pour la fixer dans sa mémoire, elle veut enregistrer une image de ce jour où ils auront été jeunes et heureux pour l'éternité, sur un fond de ciel bleu que le miroir donne en plus, cadeau !, un ciel bleu, froid, piquant, où ça respire. Elle est plus cocotte du tout.

Richard en est tout ému et va gueuler « Vive les mariés ! » dans le micro de la borne 77, du coup.

– J'raccommode les choses, j'explique à Richard. Je tisse des liens. J'me marre. La table à roulettes qui permet d'aller vite à la cuisine qu'on devine à gauche, dans le couloir...

– Ah la vitesse domestique !

... avec sa structure en tubes et ses plateaux superposés, c'est un garage en fait, pour voitures hyperrapides. Pas un bunker, non : un parking aérien, pour qu'elles voitures puissent se détendre, s'aérer, pour qu'elles respirent, les ouïes ouvertes au maximum et le cul à l'air. Et au dernier étage de ce parking, une terrasse avec un bar *lounge* car le proprio de cette voiture aime qu'il y ait un bar *lounge* dès qu'il la sort.

Les liens sont là : cette Ferrari oubliée sous la table de la concierge par un gosse, elle retrouvera une Ferrari qu'était en rade rue Copernic et une troisième qu'agonisait avenue Bugeaud – qui se baladera verra, c'est mon credo. Et dans ce nouveau garage à colonnes – précieux comme de la dentelle hein, pas un blockhaus pour nos bagnoles à nous, non –, elles seront aussi glorieuses que le monument square Parodi, où une voiture en marbre fonce à toute berzingue sur ç'ui qui regarde.

◊ Toutes ces voitures qui m'roulent dessus !

Jésus multipliait les pains, moi c'est les caisses – comme si y'en n'avait pas assez, ou comme si les petites voitures, silencieuses, pouvaient faire taire les vrombissantes, en les fascinant. (Alors qu'il passait un coup de Polish dessus, Richard m'a dit, c'était un jour à sourires intelligents : « Avec une seulement déjà tu pourrais sortir de ton surnom à toute vitesse ».) Et cette concierge, un soir d'été, elle le sait pas, que sa table à roulettes a sept vies et que la prochaine, qu'elle vivra chez moi, sera celle d'un garage, en fait. Elle sait pas non plus que ses petits-enfants – elle a collé leur photo au fond d'une assiette en plastique – vont prendre la place d'un bouddha, une fois ramenés chez moi, que portaient deux lions chinois. Elle a transformé ses gosses en kitsch, moi je leur consacre un autel, ils sont à nouveau sacrés.

Et tristes comme moi.

(Pourvu qu'ils échappent à la colère.)

Elle voit un truc qu'elle peut jeter et moi un truc qu'on peut sauver – on voit jamais la même chose. Ceux qui dorment sous un toit voient jamais de l'autre côté de leurs fenêtres ce qui dure, ce qui s'accroche. « On peut pas recoller ce que je vois et ce que vous voyez » j'ai dit à la concierge quand elle s'est plantée devant moi, agressive et apeurée, pour fermer sa fenêtre au voleur, « alors que j'vole rien : je promène vos morts. Ça les rafraîchit, ils reprennent des couleurs ».

Ces gens-là jettent des vivants, livrent aux monstres des enfants, sur un plat, des choses vivantes qui parlent encore, pleurent ou se plaignent, ou qui sont comme de vieux singes devenus patients et blagueurs en vieillissant dans ces pièces noires comme des caves. « Pourtant faut votre regard et le mien pour que la réalité soit toute pleine, le périph' vous n'le verrez jamais » – elle referme sa fenêtre en faisant hurler les huisseries – « d'où j'le vois, et moi j'verrai jamais cette langue de terre depuis une caisse roulant à 80 – le camion des pompiers qui m'ont ramassé pour cette gazinière en flammes – y'a deux étés – n'avait pas d'fenêtres, les deux parties de l'orange se retrouv'ront jamais, elles coïncideront pas ». Vous faites la grimace mais j'en suis sûr ! Quand je cherchais d'autres vides juridiques sur le petit globe, j'me suis vu assister à une chose effrayante : à force de tourner sur son axe, le globe s'ouvre comme une orange tranchée, l'hémisphère du bas tombe, dévissé complètement, et celui du haut par conséquent aussi, qu'à plus le bas pour s'appuyer. L'univers est creux, et les deux moitiés d'orange roulent à mes pieds avant de s'arrêter. Elles reposent maintenant chacune sur un pôle. Et pendant quelques instants encore j'vois le magma du cœur du globe, rouge, bouillonner encore un peu, avant de s'arrêter, refroidi, et de noircir.



Là.

Mercredi 8 octobre

Cette semaine on a reçu un appel d'urgence : un automobiliste a utilisé la borne 76 pour signaler un incendie. Sous la Porte Maillot. Où il vit. Elle (forme noire).

Sur l'écran 9 j'ai alors vu quelque chose brûler effectivement, une épaisse fumée noire. J'ai appelé les pompiers qui ont appelé les flics et tout ce ^{globe} petit monde est arrivé sur place peu de temps après.

Je ne pouvais quitter mon poste – encore une heure –, j'étais obligé de suivre l'intervention depuis cette caméra 9 qui était comme l'œil d'un cheval aveuglé par une œillère. Je piaffais, voulais savoir, j'étais inquiet en quelque sorte, mais impuissant je ne pouvais que regarder les voitures ralentir, et imaginer les conducteurs découvrir ce lieu à droite, et le bordel, sous la sortie.

Quand l'équipe de nuit est arrivée enfin, j'ai pu partir et sans décider rien je me suis mis à rouler en direction de la Porte Maillot, soucieux de savoir comment les flics s'étaient comportés, ^{ou quel cas} en l'occurrence. Les pompiers auraient fait leur travail (éteindre, soigner ou prendre en charge), mais les flics ? Ce type n'a pas le droit d'être là, et encore moins d'y installer un écorché d'appartement. Procès-verbal (mise en danger de la vie d'autrui, obstruction faite à l'intervention des secouristes ou du personnel affecté à l'entretien), ^{adette elle respire} expulsion, destruction du campement, abattage des totems, autels, sculptures, et peu importe si c'est beau, ou drôle, car

c'est dangereux, potentiellement. « Victoire de l'ordre sur la possibilité du désordre » – j'ai entendu ça une fois, dans la bouche d'un maire.

Je découvre que la ^{face} face nord du troisième pilier est noire de fumée. La gazinière a ^{deconné} déconné (elle est éventrée, dégueule la mousse carbonique dont on l'a ^{gavée} gavée).

Lui n'est pas là. Je descends. Les pompiers ont renversé des étagères pour éteindre l'incendie, renforçant l'impression de bordel, vaste caverne d'Ali Baba au bord du périph', marché aux puces... Ou c'est l'aiguille creuse comme les piliers habités de la Porte de Pantin. Et je serais un pauvre inspecteur Ganimard, à tenter de comprendre d'où vient tout ça, quelle inquiétude prend forme peut-être avec cette collection, réalisant – déconcerté – qu'un truc est en train de m'échapper, les jouets ^{détournés} détournés de leur fonction, utilisés comme des symboles, et toutes ces petites voitures comme s'il n'en avait pas assez, de bagnoles, autour de lui ! Comme s'il fallait encore en rapporter ici, et que le système s'étouffe...

J'étais comme ça planté, au milieu de la salle à manger, perturbé par ces différents tableaux – il y en avait plus que les semaines précédentes, il y en avait toujours plus – qui formaient un ovale plutôt qu'une pièce rectangulaire, et, poussé peut-être par l'inquiétude – si je ne veux pas me faire ^{choper} choper je ne dois pas rester longtemps ici ; si je veux comprendre ce qui m'obsède je dois aller plus vite que mon intelligence – je me suis mis à trembler, légèrement d'abord. De manière totalement injustifiable j'avais le sentiment qu'un secret me concernant était ici chiffré, codé. J'étais comme devant une porte. De l'autre côté se trouvait le secret qui me concernait, le secret de ma vie. Il y avait toutes ces affaires d'enfants, un intérieur reconstitué,

et ce lieu perdu, improbable, de ces lieux auxquels on n'accède jamais, habité par un type que j'imagine aux abois parce qu'il s'est choisi un lieu impossible à habiter, le moins confortable qui soit dans le bruit infernal et continu, tous les gaz d'échappement, ne connaissant pas le repos de la nuit, je me disais : pourquoi ce lieu m'obsède-t-il ?, ou ce type, depuis un mois ou deux, maintenant je ne sais plus... Pourquoi lui et pas les autres clochards auparavant ? Et cette gêne ou ce refus de l'aborder, de lui parler qu'est-ce qu'elles veulent dire ? Pourquoi trembler ? Pourquoi les jumelles ? Pourquoi faire mine de me promener ? Il y a ça, parfois, dans les rêves ou les cauchemars : quelqu'un vous dit « Je vais te dire le secret de ta vie » comme s'il allait vous montrer un cœur qui bat, le vôtre, mis à nu...

J'ai voulu remonter sur la dalle, quitter la toile d'araignée où j'étais empêtré, l'endroit était devenu trop angoissant et la circulation de plus en plus bruyante, frénétique, empêchait que l'angoisse retombe. Mais alors que j'allais remettre un pied sur les deux voies qui s'élèvent au-dessus du vide, un type que je n'avais pas entendu descendre m'interpelle avec une agressivité qui tout de suite me paralyse, me demande ce que je fous là, si je suis venu voler des objets, il m'a déjà vu, dans l'coin, à fouiner certainement déjà qu'est-ce que j'fous là avec ma tête, hein, cette tête, là, hein ma sale tête, une tête vraiment, et il me prend par l'épaule, et me secoue. J'essaye de me dégager, je veux remonter, sur la dalle, rentrer, ne pas le calculer alors qu'il devient de plus en plus dur, plonge ses mains dans les poches de mon blouson, c'est un flic, je suis incapable de me défendre, et il en sort la carte du carrefour et de la Porte, il voit que ce n'est pas une carte qu'on peut acheter, il dit « ton truc d'architecte », je suis un flic, il me secoue, un emmerdeur

hein ?, t'es un emmerdeur, pourquoi ces rues en jaune et en rose hein ? C'est quoi c'que tu cherches ? Il me bouscule, me plaque contre la ^{rambarde} rambarde. J'articule trois mots, je lui demande de se calmer, je lui dis : « J'me balade c'est tout » et il me dit « Avec un plan des accès tu veux virer Ghetto d'chez lui c'est ça ? Faut êt' un beau salaud, pouvez pas lui foutre la paix ? » il demande, en enfonçant tellement ses poings dans le creux de mon épaule que je me liquéfie tellement paralysé et tout à coup je sens mes pieds qui ne touchent plus le sol et il continue « C'est déjà pas assez d'être viré des bancs, des squares, même sous les voitures on n'a pas l'droit ?! » À quoi, crétin, j'ai voulu répondre, me défendre en disant que c'est pour le protéger, de lui-même, ce qui l'a fait rire et la honte m'a écrasé, pas possible d'être plus paralysé. Un souvenir a surgi alors : une vieille dormait sous nos fenêtres et j'étais sorti lui dire « C'est pas un hôtel ici ! » et j'avais été ^{écrasé} laminé en l'entendant, alors que je lui tournais le dos « Mais évidemment j'l'sais qu'c'est pas un hôtel » elle était furieuse et blessée, comme si elle pouvait être encore plus blessée qu'elle ne l'était déjà, il n'y aurait pas de limites à la destruction de l'âme, et moi toute la connerie du monde je la portais, sur mes épaules, la honte m'avait empêché de sortir, ce soir-là, avant qu'elle ne s'endorme, et la même honte m'avait obligé, le lendemain, à me garer à distance pour voir où était la vieille clocharde et si je pouvais traverser sans croiser son regard, et lui maintenant me jugeait, il allait venger la vieille sans hôtel, et j'ai basculé ça faisait trente secondes qu'il me secouait, que je ne sentais plus le sol, et je suis passé par-dessus la rambarde sans crier je crois tant j'avais peur, passant au travers des branches d'arbres sans m'y accrocher je crois vraiment que je n'ai pas crié, aucun son ne sortait plus et j'ai

cherché dans l'air un secours, quelque chose, mais n'ai aperçu que l'homme-araignée décollé de son âme, ayant retiré son tee-shirt marseillais, et Jésus volant à ses côtés, arraché à son icône byzantine comme Jeff Daniels d'un écran de cinéma pour Mia Farrow, vision ^{réalisateur} sucrée, pour me sauver tous les deux, une toile, le Christ record du monde pour la hauteur, aidé par Diabolo posé sur son épaule – où est Satan, qui moulinait avec ses petits bras quand leur avion tombait – comme je tombe et heurte violemment une barre, mes jambes, un bruit mat contre une chose tout en angle et de la mousse aussi, pour un bruit sourd qui ne me renseigne pas sur l'état de mon squelette.

Silence, peut-être la paix de l'âme comme disent ceux qui n'aiment pas la vie, mais non, j'ouvre les yeux sur un monde que je connais : j'ai chuté de deux mètres, et l'autre n'est plus où nous étions, au-dessus, mais peut-être va-t-il arriver – il y aurait un chemin pour descendre ici plutôt que chuter...

Je ferme les yeux et remue doucement mes bras, mes doigts ; j'ai froid aux pieds, je sens donc mes jambes. Et plus doucement encore j'essaie de bander les muscles du dos, de la colonne, du cou. Rien ne semble cassé, et l'autre n'arrive pas, peut-être barré, dégrisé par ma chute, effrayé. Il suffisait que je me rompe le cou, cervicales de merde, et il avait tué quelqu'un, c'est simple et ça me fait rire noir, gris, ^{vert}jaune, longtemps et doucement, comme si je pleurnichais, un rire triste ou soulagé je ne sais pas, avant de rouvrir les yeux et de réaliser que la nuit tombe, on est début octobre et les jours ça y est passent vite. Il y a quelques étoiles au-dessus de moi mais la pollution cache les autres évidemment, et la lune au-dessus du Bois – où la chasse a commencé –, ne suffit pas à éclairer l'endroit où je me trouve, plus bas que le périph, ravin ou *barranca* dont j'essaie de faire

le tour, comprendre au milieu de quoi je suis tombé, à qui sont ces ombres, que je me décide à reconnaître à tâtons : meubles balancés là, débris d'autels auxquels il a renoncé, décharge ou je ne sais quoi et je me remets à rire – plus joyeusement – en découvrant qu'il a sa poubelle aussi, une décharge personnelle, lui qui s'est meublé, lui qui bidouille ^{essuie} en fouillant dans celles des autres, et je riais d'être intact, pas de casse, et je riais trop encore pour que ce ne soit que ça. L'alcool est inutile ; je ne rigolerais pas plus si j'étais bourré, bataille d'ivrognes, si c'était son haleine qui m'avait fait tomber à la renverse, d'être allongé en fait, pour la nuit au fond d'un ravin qui ne serait pas ma tombe. Je riais d'être débarrassé, momentanément, de cette angoisse qui me paralysait une heure plus tôt. Qu'est-ce que c'était ce message secret, est-ce qu'il expliquerait que je sois happé par ce type, sa vie et/ou ce lieu, que j'attende son départ tous les samedis pour descendre ici, qu'est-ce qui me retient ? Je riais car cette honte et cette peur étaient aussi grotesques. Pourquoi imaginer en permanence ce qu'ils m'opposeront, les clochards, les autres, ce qu'ils penseront de moi ? Je riais parce que huit jours plus tôt je l'imaginais cramé, je me disais « Il faut qu'il soit cramé pour venir ici et supporter ça. Il faut être déjà six pieds sous terre, n'avoir plus le choix de rien » alors que j'avais sous les yeux – mais je ne les voyais pas – ses raquettes de tennis d'un autre temps, usées, rincées, mises à sécher, par lui, sur un porte-serviette. Je riais, assommé par ma connerie, ou enthousiasmé par elle. Je riais, je riais et c'était bon comme un verre d'eau quand on n'a rien mangé depuis longtemps : l'ordure qui m'a balancé dans cette décharge a de l'humour ! Et s'il a de l'humour, la tête alors tourne encore, quelque chose passe encore d'un lobe à l'autre du cerveau.

meille honte
elle par
grasso





Ici.

Une fois j'ai aperçu un type qui essayait ou avait peut-être essayé de ressouder les deux moitiés du globe, pour regarder par mes yeux ronds comme des oranges.

C'est un homme que je n'ai vu que trois fois en tout et pour tout. Et c'est la deuxième fois que j'ai pu dire que je l'avais déjà vu, traînant sur la dalle, passant et repassant le long de la rambarde, zyeutant mon installation.

Vous suivez ?

Cette deuxième fois j'aurais pourtant dû le manquer. C'était y'a deux ans, au début de l'automne : j'ai été ramené par les pompiers qui m'ont soigné après avoir éteint ma gazinière, l'incendie, et encore un peu sonné je reviens à moi, pour comprendre que Pierre a viré quelqu'un, un fouineur, un fouille-merde qui furetait sur le campement, avec une carte, un plan des lieux. (Entre mon globe et sa carte, nous étions donc deux à chercher un trésor, *sans le savoir*.)

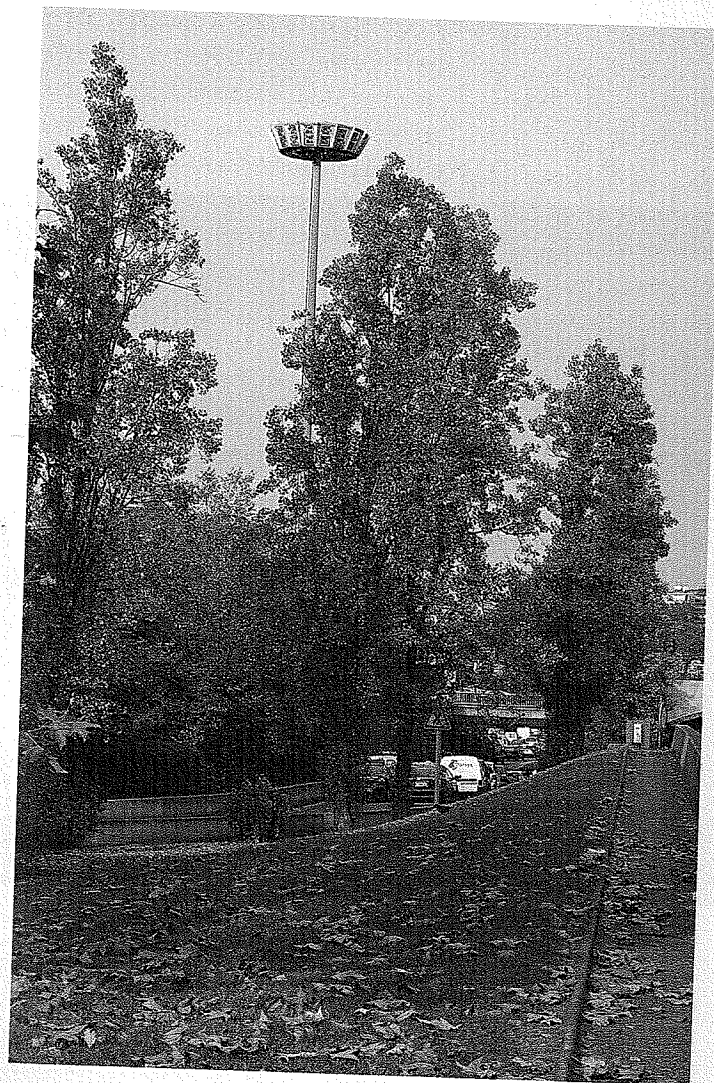
Pierre qu'avait pris la suite de Didier, et Richard, tous les deux trop violents, que j'avais donc virés, oui je ne vous ai pas dit : je les avais virés.

Ma peau est arrosée par toutes les pluies acides ou grasses, mes poumons sont tapissés par tous les gaz, mon cœur tressaute comme un capteur de la chaussée à tous les bruits, j'y arrive pas.

Et lui aussi, Pierre, en fait, était violent. Je venais, deux jours plus tôt, de le voir à l'œuvre avec les brocanteurs, le soir des

monstres, complètement impossible à contrôler, et ça m'avait rendu colère, malheureux. J'étais abattu. Et là Pierre crache le morceau : il a balancé le fouineur au bout, mais comme pour me rassurer il apparaît ensuite en face, assis sur le remblai qui sépare le périph' du Bois c'est lui. J'ai eu du mal à l'apercevoir, d'abord, qui s'était donc remis de la bagarre et de la chute qu'il avait faite, mais quand il s'est levé et a repris sa marche, j'ai vu effectivement une forme noire se déplacer, et marcher jusqu'à sortir du champ, sous le square, où je pouvais plus le voir.

Et c'est à sa seule démarche que je l'ai reconnu. C'était un de la dalle, j'en étais certain, qui venait pour moi, je le savais aussi, car il ne promenait aucun chien, et il avait fini par descendre au niveau des voitures ; la vue depuis la dalle, de l'autre côté du bastingage ne lui avait plus suffi. Et il marchait maintenant en direction du sud.





Là.

Mercredi 8 octobre, ou jeudi 9

Quand j'ai repris mes esprits, j'ai voulu quitter discrètement ce lieu sinistre, poubelle ^{de} rebus. Je me suis hissé jusqu'à la hauteur du campement, et après avoir constaté que ni ce type – « Ghetto » a dit l'autre – ni son cerbère n'étaient revenus, je me suis levé – les muscles endoloris par la chute quand même –, et suis remonté sur la dalle – si Ghetto se sert aussi de ce mot, il doit avoir, à chaque fois qu'il monte dessus, le sentiment de revenir parmi les vivants – où j'ai constaté, grâce aux lampadaires, que je n'étais pas beau à voir : éraflé, blouson déchiré, montre cassée aussi – mais étant donné la lune il devait être onze heures, ou minuit. Je n'ai pas pensé à ma compagne, en m'enfonçant dans le Bois, ni à ce que je voyais (pipes à tous les étages, par n'importe quoi, des gens à qui, la nuit aidant, on ne pouvait attribuer un sexe précis – qui en font pourtant commerce – et quand tu te rebraguettes, tu ne sais pas qui payer).

Je slalome – pardon, pardon... – entre les prostitués et les clients – mais qui est qui ? – et débouche sur une minuscule clairière amenant à la passerelle qui prolonge le square de Noailles. Les buissons ne grouillent plus, de nouveau le silence, deux tentes et une table de camping, ^{sacli e jaha} trois duvets posés sur l'herbe et cinq Asiatiques épluchant des pommes de terre sous ^{l'extrême à l'autre} une lampe tempête, en écoutant un speaker dont je ne connais pas la langue. J'ai sursauté, moi, mais eux ne me regardent pas – si ^{l'usage} ça se trouve, je ne suis même pas là – et là encore je fuis sans les saluer, aucun geste de la tête, sourire esquissé, je suis

presque honteux de les avoir débusqués ou seulement vus – ils ne sont pas si cachés que ça pourtant, ils doivent craindre de s'enfoncer dans le Bois, tout aussi exclus de ce drive-in sexuel que le Ghetto en contrebas, certainement. Voisinage étrange : est-ce qu'ils ne voient pas plus les prostitués et les dealers qu'ils ne m'ont vu ? Est-ce qu'ils ne m'ont pas vu pour ne pas voir un prostitué ou un dealer ? Je touche une paroi de verre séparant deux mondes – ou un palais des glaces ^{le palais des glaces} et je ne fais que me voir moi – et je me dis « C'est tout de même fou complètement fou toutes ces parois vitrées auxquelles on s' cogne dès qu'on avance pourquoi suis-je parti presque en courant pourquoi n'ai-je même pas osé les regarder vraiment ? »

De peur de voir la peur dans leur regard, qui ferait de moi un flic ?

Descendre, glisser sur la pente du talus jusqu'à être à découvert. ^{secret}

Je ne me souviens pas des sentiments qui se bousculent alors trop rapidement pour que j'imprime. Je ne sais pas si j'ai pensé à appeler ma compagne pour qu'elle ne s'inquiète pas mais je me souviens d'un sursaut comme une piqûre, un shoot : après m'être dit que j'allais passer la nuit ici, au bord du périph' pour voir ce que ça fait, de dormir là, immédiatement je me suis dit que c'était con, qu'il n'était possible de prendre la mesure du désastre qu'en y restant longtemps. Ce « Ghetto » – si j'ai bien entendu – n'a pas d'endroit où aller. Je pourrais toujours aller au pire de l'expérience je sais que je retrouverais, à terme, une douche, un lit, un mug et du café dans une cuisine donnant, elle, sur quatre voies seulement, dont elle est protégée, qui plus est, par un double vitrage que l'on s'est payé il y a cinq ans et dont on est contents, ma compagne et moi.

À partir de ce moment, allongé pourtant, la tête dans des étoiles infiniment pâlottes – mauvais guides, peu protectrices – je me suis empêché de dormir comme un alpiniste qui fuit le sommeil pour s'éviter la mort, et je me suis mis à avoir froid.

J'étais assis sur le talus quand j'ai vu Ghetto revenir – ou mon bourreau, mais peut-être ne font-ils qu'un ? Le périph', certainement, ne lui est rien, habiter près d'une porte ne veut rien dire pour lui, le mot n'est pas une plaie à vif, habiter sous une sortie ne signifie aucun espoir, aucune échappée possible, ce n'est pas un fanion, un ex-voto auprès duquel pleurer, prier, ou espérer.

Le monde a été dispersé, il en rassemble des morceaux pour les recoudre les uns avec les autres car la séparation donne le vertige.

Je me suis relevé pour que Ghetto ne m'aperçoive pas et au bas du talus je me suis mis à marcher. C'est pour ça que je ne l'ai pas vu disposer les branches de thuyas – qu'il venait de rapporter – à côté des sapins de Noël roussis qu'il avait déjà – contre les barrières de chantier, entourant sa chambre de thuyas comme tout petit-bourgeois son pavillon. ^{bruyères}

S'il y a de l'humour, il y a encore de la liberté (une liberté de mouvements (mentaux)).

C'est aussi comme ça, à pied, que je suis arrivé Porte de la Muette, au-delà de laquelle j'ai continué sans comprendre que la portion que j'étais en train de longer était cette nuit fermée à la circulation. Quand je l'ai remarqué, je suis passé du talus à la chaussée, pour marcher au milieu des voies complètement vides, qui du coup semblaient occuper un espace immense, mais sans penser à mes collègues de l'équipe de nuit qui allaient me repérer très vite – sans peut-être m'identifier – et

me signaler – des collègues auxquels je n'adressais plus de gestes complices, ne remarquant même pas, perdu dans mes pensées, les premières voitures de nettoyage, quand j'arrivai à leur hauteur, les petits hommes verts avec leurs drôles de véhicules lunaires, de toutes les tailles, conduite à droite, conduite au centre, ^{les gyrophares et les éclairs} des gyrophares, des éclairs dans la nuit noire, et les warnings tous allumés, clignotant. Quand j'avais eu à effectuer des remplacements au sein de l'équipe de nuit, j'avais regardé les écrans concernés avec fascination ; si dans la journée ils étaient toujours peignés dans le même sens par les voitures, là, camions et camionnettes circulaient n'importe comment, à contresens, de gauche à droite comme s'il n'y avait aucun danger à se comporter comme ça ici, les règles ayant changé, la gravité habituelle n'étant plus ^{à respecter} de mise.

Et les petits hommes verts finirent par s'approcher, alertés sans doute par un appel de Christophe (service de nuit, écrans 01 à 25). Un petit Noir me dit d'une voix très douce « Vous ne pouvez pas marcher ici ». Je le regardais – je m'étais arrêté – mais ne réagissais pas. « Venez avec nous » finit-il par dire d'une voix étrange et je me suis laissé faire, entrant dans sa camionnette qui se mit à slalomer entre les autres. Perdu dans mes pensées, à me demander, depuis le véhicule vert qui roulait à contresens sur un périph' désert, ce qu'est cette défaite considérable qui fait que beaucoup d'entre nous rêvons à cette vie-là, comme un cliché peut-être, une naïveté mais peu importe en l'occurrence car fantasmer cette vie c'est autre chose que ^{loucher} loucher sur le barbecue des Dupont-Durand, ou leur nouvelle voiture. Ce n'est pas juste trouver l'herbe du voisin plus verte, ce fantasme du type en rupture de banc. J'ai croisé un vagabond une fois sur une plage, en Grèce, et n'ai pu

détacher mes yeux – de tout l'après midi – du rocher derrière lequel il était allé s'installer pour dormir, ayant marché toute la nuit. Il y a autre chose, une chose que la bagarre d'hier, mon quasi-lynchage, ^{à moi} ne recale pas. N'ajourne pas. ^{l'insulte} Pourtant je me suis fait tabasser par une sorte de propriétaire, un type qui m'a défendu l'entrée d'un terrain tout juste clôturé. Un type appartenant donc au même monde que moi, et que ce voisin Dupont-Durand à la piscine toute neuve. Qu'est-ce que c'est ce rêve, ce fantasme qui dure malgré les déconvenues, les désillusions ? Pourquoi et comment de celui qui a tout perdu, ou à qui on a tout pris, ou à qui on n'a rien donné, fait-on celui qui a tout lâché ?

C'est quand le petit homme vert noir a pris la sortie Porte d'Auteuil que j'ai retrouvé l'usage de la parole et que de ma grande bouche ouverte des mots sont enfin sortis. Pour lui demander de me déposer là, lui assurant qu'il n'avait pas à s'inquiéter pour moi : « J'ai un appartement où aller », lui donnant même, pour le convaincre, mon adresse à Pantin.



Ici.

La troisième fois que je l'ai vu, ou aperçu seulement, c'était à la hauteur du premier pilier. Le même soir, ou la même nuit, deux ou trois heures plus tard. Je dormais un peu, pas trop, à gamberger sur ce qui venait de m'arriver, ce pompier qui m'avait ramené « chez moi », et la bagarre, quand j'ai vu se refléter sur la tente la lumière d'un gyrophare bleu cette fois. Comme le nettoyage, cette nuit-là, avait lieu en amont, ça pouvait pas être les p'tits hommes verts. Puis, de toute façon, je pensais pas aux p'tits hommes verts : immédiatement j'avais imaginé que flics et pompiers revenaient, « Une erreur commise, y'a maldonne : c'est pas chez vous, déguerpissez, débarrassez le plancher – le béton pardon – avec tout vot' fatras », trois mois de vie dans l'vide, toutes ces choses qu'ils me soupçonneraient d'avoir volées, en les découvrant comme neuves, qu'imagineraient pas un instant que c'est ma façon de les montrer qui les rend à une autre vie – autre débat.

Voilà, on va m'emmener. Et curieusement ça ne me déchire pas. C'est étrange le calme. En prison sans doute. J'abandonne ici Didier, Richard et Pierre. Tout à coup leur colère retombe et ils s'effacent, disparaissent, i'm'sortent de la tête. Si on m'emmène en prison, ça ira mieux, ch'rai plus dans cette colère. Je parlerai aux murs, et non plus tout seul. Je ferai plus parler les autres, ma tête comme si c'était un parlement, un peuple en petit.

Je me suis levé, suis sorti de sous la tente, et j'ai vu venir à moi un spectacle étrange, c'était presque poétique, et c'était

aussi terrible parce qu'il marchait au bord du périph, ce type déjà vu deux fois, que j'avais balancé, trois heures plus tôt, car tous les pompiers m'ont dit, et tous les p'tits hommes verts aussi, qu'on reste pas en vie au-delà de quinze minutes si on se tient sur la bande d'arrêt d'urgence, et j'ai pas pu m'empêcher, en le voyant marcher comme ça – cette fois de mon côté, et en direction de la borne 77 – un peu flottant, de commencer à compter les minutes dans ma tête, ou les secondes, comme si je comptais ses pas de funambule. Il marchait sur la glissière en béton, posait un pas devant l'autre, les bras comme s'il faisait l'avion, suivi par un gendarme à pied – marchant sur la bande d'arrêt d'urgence étroite – tous deux suivis par une voiture dont le gyrophare affolait la nuit, et le gendarme à pied essayait de parler au funambule, qu'était à cet instant somnambule ou suicidaire, ou bourré, si bien que le flic n'osait pas le faire tomber en lui retenant le pied par exemple, et il n'osait pas monter lui aussi sur le muret parce qu'ils seraient tombés tous les deux, perdant l'équilibre en le ceinturant, donc il le suivait, comme un amoureux suit sa compagne, ou son compagnon, qui le fait chanter : « J'veis m'suicider ! » Mais c'est pas ça : il approche et son visage devient plus net, beau visage tranquille, il flotte, n'entend pas le flic, ne voit pas le gyrophare et malgré ça – la mort qu'est pas sur lui apparemment – j'peux pas m'empêcher d'compter pour lui, trompe-la-mort douteux. Je m'assois sur mon pliant bleu-vert, je regarde, je compte ses pas, les secondes. Au sol, près du pliant y'a le petit globe que j'fais tourner. Du pied nu je le fais tourner comme le périphérique (les deux hémisphères en sens contraire). Mais là, tandis que l'autre marche sur le muret dans ma direction, suivi par un flic incapable de l'arrêter proprement, une autre chose

m'a frappée, que j'avais pas encore notée : ce cordon électrique qui le prolonge comme une queue morte puisque j'ai pas de prise à quoi le brancher, évidemment, ça fait du globe un objet triste, qu'est plus éclairé de l'intérieur, il n'a plus l'énergie de ces poissons du fond de l'Océan, qui produisent leur électricité, leur lumière, c'est un astre mort, qui va chuter, on a débranché la gravitation universelle. Et j'ai vu deux astres tomber, oui, décrochés du ciel dans la nuit orange et bleue, ou deux anneaux de Saturne, et ils ont produit un bruit de ferraille épouvantable qui ajoutait au bordel cosmique, et des jeunes se sont éparpillés au-dessus de moi comme une volée de moineaux, de sorcières étouffant des rires, avec leurs briquets de crapoteurs ils venaient de brûler les cordes qui m'avaient servi à suspendre un vieux vélo, ce n'était qu'un vieux vélo, à la bretelle de sortie, ce n'étaient que deux cordes brûlées, ce n'étaient que des jeunes et non des dieux, trouvé rue Laugier, que faisait-il en l'air je ne sais plus...



Là.

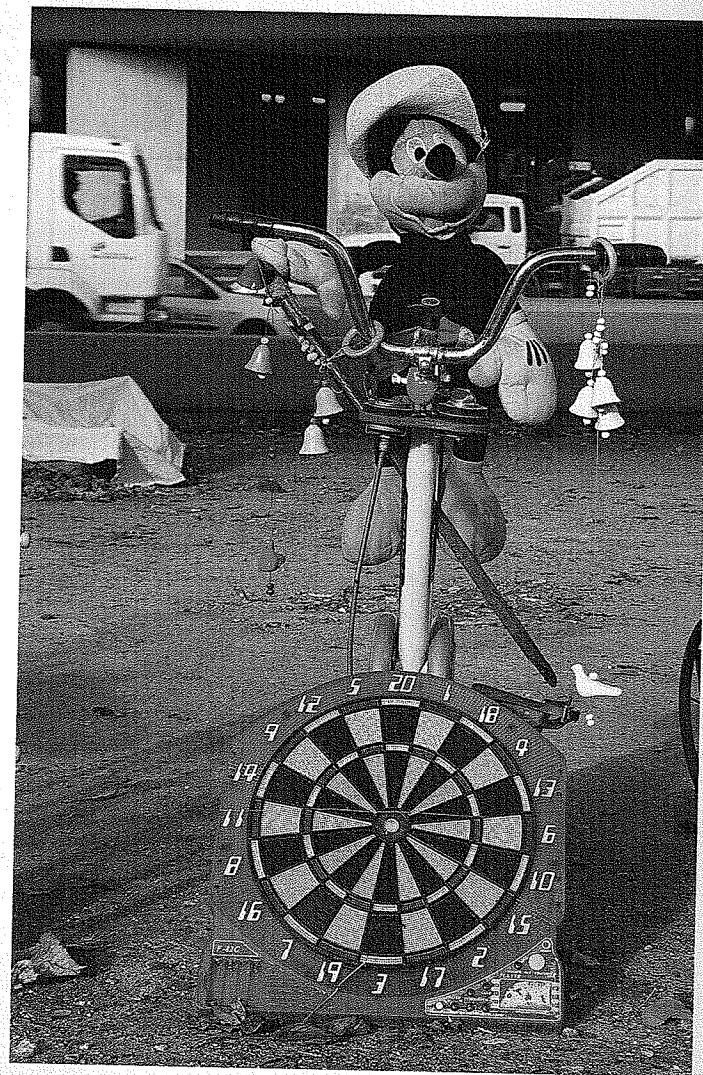
Jeudi 9 octobre

Quand le petit homme vert noir m'a laissé Porte d'Auteuil, vers trois heures du matin, je suis entré dans une brasserie. Un garçon – qui était une fille – est venu me demander ce que je voulais. J'ai pris un Campari, puis un second, c'était magique. Mais ensuite, et sans réfléchir toujours, je suis redescendu sur le périph' Porte de Passy, où se trouve la borne SOS 76 et je me suis dit – l'idée m'avait effleuré déjà, au moment de l'incendie – qu'il me faudrait consulter les registres de septembre pour voir si Ghetto se sert ou non de la 77 en face de laquelle il s'est installé, pour parler à quelqu'un ou pour faire comme s'il avait une ligne de téléphone, et pour tromper la solitude de celui qui, au p.c., travaille de nuit. La borne orange figurant, dans ce paysage, la ligne fixe qui manque à son logement. Savoir si Christophe parle avec lui la nuit, oreille amicale, sorte de pilier de comptoir, ou l'habitué d'un banc, sur une petite place.

J'ai longé les équipes d'entretien sans qu'on vienne me parler cette fois, sans peut-être qu'ils me voient, même, définitivement lunaire. Ce n'est qu'en retrouvant, après la Porte de la Muette, le parcours ouvert à la circulation, que j'ai entendu la sirène et aperçu la projection d'un gyrophare bleu sur les équipements et les voitures, qui se rapprochait, dans mon dos. Mais j'ai voulu faire comme si ce n'était pas pour moi, comme si je n'étais pas en train de marcher sur la glissière en béton, funambule crétin ou un peu gris (deux doubles Campari ce n'est rien mais j'avais le ventre vide depuis le déjeuner

de la veille, expédié sur le pouce) en tout cas flottant depuis cette chute, et n'entendant plus rien, le flic me parlait pourtant, tout en essayant de me suivre, mais je n'entendais rien et il finit donc, pour me réveiller, par se signaler en me tirant la jambe de pantalon qui était à sa portée – on était arrivés près du campement de Ghetto, la voiture de patrouille revenait à notre hauteur, elle avait dû s'arrêter plusieurs mètres en arrière, en forçant la première qui hurlait dans mon dos et il tirait sur ma jambe il tirait nettement et j'ai perdu l'équilibre c'était la deuxième ou la troisième fois en vingt-quatre heures et pour la deuxième fois cette nuit-là je me suis retrouvé en l'air, chutant sans fin cette nuit-là comme un chien dans la *barranca* noire et profonde à vouloir comprendre tout ce qui me retenait au moment de parler, de l'aborder, mais jusqu'à l'avant de leur voiture où un lion rugissait les pattes avant dressées pourquoi ne passe-t-il pas la seconde et moi cherchant des yeux une aide mais au dernier moment seulement Mickey cette fois, et son sourire sympa mais complètement idiot du type qui ne t'aidera pas, ne pourra pas t'enlever des griffes du lion, ce n'est pas une flèche, ni une fléchette, et ces mots sous l'ombre du capot avancé noir comme une gueule, d'un type qui dessaoulerait ou s'en voudrait soudainement, d'être un peu léger : « Oh c'est vraiment trop con !... »

FIN



X

En 2005 je travaillais comme photographe pour l'établissement public d'aménagement de La Défense. Empruntant, pour m'y rendre, le périphérique entre mon domicile et la Porte Maillot, je passais régulièrement devant le campement d'un SDF dont les assemblages s'organisaient le long de la voie. Poussé par la curiosité, je m'y suis arrêté et j'ai fait la connaissance de cet homme. Il me raconta les visites de journalistes et de curieux ou de collectionneurs intéressés par les objets qu'il récupérait et agençait, et m'accorda de photographier ses assemblages si je ne le photographiais pas lui. Il me donna aussi l'autorisation de faire ce que je voudrais de mes images. Deux années s'écoulèrent entre les prises de vues et le moment où nous décidâmes, avec Arno, de faire ce livre. Je n'ai pas eu, depuis, l'occasion de le revoir. La dernière fois que je suis retourné sur les lieux pour lui faire part de l'avancée de ce projet, j'ai été reçu par un autre sans-abri qui a pris sa place et continue à assembler, sur le bord du périphérique, des objets sauvés des poubelles. Celui-ci m'apprit le départ de son prédécesseur pour le 15^e arrondissement, « depuis plusieurs mois », en face de la Maison de la radio, puis qu'il avait été aperçu quelque part dans le Bois de Boulogne.

L. M.